



Pour Thomas Dunford, la musique ancienne est vivante, accessible. «Tout dépend simplement de la manière dont on la joue!» (JULIEN BENHAMOU)

Thomas Dunford, le luth en toute liberté

MUSIQUE Du baroque à la pop, le musicien franco-américain fait vibrer cet instrument ancien aux confins des genres. Avec son ensemble Jupiter, le trentenaire donnera à Vivaldi toute sa superbe vendredi à Genève

VIRGINIE NUSSBAUM
X @virginie_nb

Dans l'imaginaire collectif, le luth évoque des temps anciens, des images de ménestrels en tunique et bottillons qui déclament leurs cantiques avec emphase. Pourtant, cette famille d'instruments à cordes pincées, d'origine arabe, a déjà connu plusieurs vies depuis son introduction en Europe au XVe siècle. Accompagnement incontournable des chanteurs de la Renaissance, cette «guitare» en forme de poire, au manche cassé à 90 degrés, changera de taille et de tessiture, deviendra symbole de raffinement à l'époque baroque... pour porter aujourd'hui une reprise de Françoise Hardy. Plus précisément *Le Temps de l'amour*, tube de 1962 revisité par Thomas Dunford pour qui le luth, c'est un peu tout ça à la fois. Ce Franco-Américain de 36 ans manie cette coque de bois depuis l'enfance et l'emmène vers des terres insoupçonnées – en solo ou avec son Ensemble Jupiter, qui gravite depuis six ans dans le ciel des musiques anciennes. Après une soirée dédiée à la comédie musicale à la Cité Bleue la semaine dernière, et avant leur concert ce vendredi à Genève, au festival Les Athénéennes, Thomas Dunford revient sur cette épopée à cordes.

Impros dans les bars

«C'est difficile à mettre en mots: ça a été comme un coup de foudre!» Thomas Dunford se souvient bien de la toute première fois où il empoigne le luth. Il a 9 ans et participe à un stage où l'ont envoyé ses parents, eux-mêmes joueurs de viole de gambe et disciples de Jordi Savall. «Je me souviens du côté résonant, intime, j'ai aimé que ça soit un son à la fois doux et varié. Qu'on soit directement dans la corde avec la pulpe.»

S'il s'épanouit dans un bouillon musical où les maîtres du baroque croisent Miles Davis et les Beatles, le luth détrône vite la guitare dans le cœur de Thomas Dunford. Sur les murs de sa chambre, pas d'acteur en vogue mais le luthiste et chef d'orchestre américain Paul O'Dette. «Mes potes arrivaient et me disaient: «Pourquoi tu as un poster de Gimli, le nain du Sei-

gneur des Anneaux?» C'est vrai qu'il lui ressemblait un peu...»

Sa première scène, excusez du peu, sera celle de la Comédie-Française. Une production de *La Nuit des rois* de Shakespeare, qui cherche un enfant pour tenir la musique du spectacle. Ça tombe bien: le jeune Thomas, 14 ans, est à cette période obsédé par John Dowland, compositeur et luthiste contemporain de Shakespeare. «C'était un peu le John Lennon de l'époque!» Une bonne partie de son adolescence sera passée sur les planches et sous les projecteurs, son luth sous le bras.

«On ne soupçonne pas les sons que peut faire cet instrument. C'est comme une guitare et une basse réunies!»

THOMAS DUNFORD, LUTHISTE

Passé par le Conservatoire de Paris et la Schola Cantorum de Bâle, le musicien maîtrisera l'art de bien s'entourer. Ses jeunes années le voient côtoyer de grands luthistes comme de jeunes ensembles, apprendre les métriques indiennes avec le virtuose des percussions Keyvan Chemirani comme l'improvisation auprès de ses amis jazzmen – ensemble, ils reprennent Jimi Hendrix et Bob Dylan le soir dans les bars. «On ne soupçonne pas les sons que peut faire le luth: slap, blues, jazz, flamenco... c'est comme une guitare et une basse réunies!»

Toujours, étoffer sa palette, transcender les frontières, fuir les cases dans lesquelles on aime tant enfermer les artistes – et, comme le prônait Bowie, ne jamais être là où on l'attend, quitte à prendre des risques. Dans la discographie de Thomas Dunford, on croise autant Bach, Haendel que *Dis, quand reviendras-tu?* de Barbara ou *Blackbird* des Beatles – normal, puisque les Fab Four se sont eux-mêmes inspirés de Bach, rappelle le musicien. Sur son dernier EP sorti ce printemps, *The Other Side*, il a même composé ses propres morceaux pop aux atours *sixties*, où les cordes se font joueuses – celles d'un luth électrique, précise-t-il avec malice. Il n'en oublie pas le charme de l'archiluth, ses 14

cordes et sa sonorité moelleuse. «C'est un peu déroutant pour les gens. Il est toujours plus facile de qualifier quelqu'un de musicien classique, jazz, ou pop. Moi, j'aime faire un peu de tout: travailler des œuvres de Bernstein ou Haendel, écrire des chansons et composer des opéras. En ce moment, j'apprends aussi à diriger!»

«Il faut que ce soit ludique»

Cette soif d'ouverture, Thomas Dunford la décèle chez d'autres musiciens de sa génération croisés au fil des ans. Chez la mezzo-soprano Lea Desandre, chez le bassoniste irlandais Peter Whelan ou chez le rebelle du clavecin Jean Rondeau – en 2021, le *New York Times* titrait un double portrait consacré à Rondeau et Dunford *Les doux et brillants frangins du baroque français*. Douceur, brillante, mais, surtout, écoute. Dans les rangs de Jupiter, où officient une vingtaine d'instrumentistes, ni chef ni baguette: le collectif tire à plusieurs cordes dans la même direction, au service de la partition. Des interprétations où cœur et liberté l'emportent. Et cette conviction: la musique ancienne est vivante, accessible. «Tout dépend simplement de la manière dont on la joue!»

En l'occurrence, Thomas Dunford regrette des auditoires classiques à la ligne trop sérieuse et manquant d'un grain d'audace. «Il y a cette mode des récitals qui présentent les six suites de Bach, par exemple. Mais Bach lui-même ne viendrait pas! Elles n'ont pas été faites pour être écoutées à la suite, pendant des heures. Les gens s'étonnent qu'il n'y ait pas de jeunes qui viennent aux concerts. Il faut que ce soit varié, ludique!»

Ce qui n'empêche pas Jupiter de s'emparer des canons du genre. A l'Alhambra vendredi, Jupiter – sous la forme d'un quintet à cordes avec clavecin, chanteuse et... luth, bien sûr – promet un tour rêveur dans la galaxie Vivaldi, au cœur du premier disque de l'ensemble, paru en 2019. Au programme, des extraits des *Quatre Saisons* et du *Stabat Mater*. «Vivaldi, on l'entend dans les films américains, joué avec beaucoup de vibrato, s'amuse Thomas Dunford. On a voulu s'emparer de l'œuvre qui semblait la plus typée, et montrer qu'elle a une grande profondeur, qu'elle est faite d'images et d'une énergie dingue. Vivaldi, c'était vraiment une rock star!»

Avec l'ensemble Jupiter, dans le cadre du festival Les Athénéennes, Alhambra de Genève, ve 31 mai à 20h.

MAIS ENCORE

Retour en justice pour Pierre Palmade

L'humoriste français Pierre Palmade sera jugé pour blessures involontaires pour le grave accident de la route qu'il a provoqué l'an dernier sous l'emprise de drogues, a annoncé le parquet hier. La juge d'instruction n'a toutefois pas suivi les réquisitions du parquet en faveur d'un procès pour homicide et blessures involontaires. Après avoir consommé des stupéfiants, il avait causé un accident qui avait fait trois blessés graves au sein d'une famille et causé la perte in utero d'un fœtus de 6 mois. (AFP)

Le spectacle qui fait «boum»

SCÈNES Un mime au corps élastique, un beatboxer à la bouche magique. A l'Alchimic de Genève, Julien Paplomatas et Florian Albin transcendent les cartoons et les contes de fées avec «Kaboom»

MARIE-PIERRE GENECAND

Il faut courir voir Julien Paplomatas et Florian Albin à l'Alchimic, à Genève. Leur duo est inouï et inédit. Le premier est un beatboxer qui, de sa bouche magique, produit une infinité de sons. Le second est un mime qui de son corps élastique, produit une infinité de gestes et d'expressions. Le résultat, *Kaboom*, voyage des cartoons de Tex Avery aux contes de fées où les princesses enfermées dans une tour attendent leur prince charmant, ou plutôt leur liberté. D'ailleurs, il se pourrait bien aussi qu'un lapin devore son propre magicien...

Bref, de la technique à l'imaginaire, tout explose dans ce spectacle orchestré par Günther Baldauf, avec l'aide de Marjolaine Minot. «Nous avons voulu que cette création sans paroles, mais avec beaucoup d'énergie parle à tout le monde, d'où l'univers très imagé et populaire», explique le metteur en scène après la représentation.

Très imagé, certes, mais très sonore aussi. D'ailleurs, ce qui est spectaculaire, c'est à quel point le son est autoritaire. Un exemple? Ce moment où Florian Albin stoppe un cheval pour le chevaucher. Une fois qu'il est en selle, Julien Paplomatas hennit comme un âne. Mine contrariée du mime qui doit congédier la monture peu stylée et recommencer la manœuvre pour obtenir l'étalon rêvé!

Des farces et atarpes de ce genre, il en pleut entre les deux artistes qui se sont rencontrés il y a cinq ans sur *La Poésie de l'échec*, excellent spectacle de la Compagnie Marjolaine Minot qui montrait tout haut ce que l'on pense tout bas à travers des bulles temporelles. Déjà, Julien et Flo-

rian secouaient le plateau et c'est naturellement que les deux artistes hors normes ont associé leur talent pour composer un duo.

Une palme également aux lumières de Jay Schütz qui définissent des aires de jeu dont la paire profite largement. Comme ce triangle que se volent les deux lascars en l'aspirant de leur main et qui permet à chacun de faire son show. Ou ces changements de couleur, du bleu de la mer au vert d'un jardin, en passant par le rouge du chaudron de la sorcière. Des tons francs, car il s'agit d'être explicite dans ce spectacle sans parole.

Adéquation parfaite

«Voilà pourquoi on opte aussi pour des narrations très simples. Puisque les mots manquent, il ne faut pas trop compliquer le récit», explique encore Günther Baldauf à la sortie. C'est vrai que le moment où le magicien entre dans son chapeau pour aller chercher son lapin qui se fait la malle demande un surplus d'imaginaire. D'autant que le lapin devient XXL et finit par mettre en boîte son propriétaire...

Au-delà de la compréhension, ce qui compte surtout, c'est l'adéquation parfaite entre les gestes et la mise en son. Ces moments, par exemple, où le mime fait mine de se tirer un téton et, pile lorsqu'il le lâche, le beatboxer émet le bruit d'un ressort. Ou ces portes qui claquent, ces codes qui bipent et ces grilles qui grincent exactement quand il le faut lorsque le prince va chercher sa dulcinée. La musique, évidemment, joue aussi un rôle. Lors de leurs retrouvailles, le sauveur et sa princesse se mesurent à coups de tubes et la salle, blindée de jeunes élèves, plébiscite la battle.

Une fois de plus, le duo Günther Baldauf et Marjolaine Minot parviennent à honorer ce pari: proposer un spectacle original, populaire et qui stimule l'imaginaire. ■

Kaboom, Théâtre Alchimic, Genève, jusqu'au 2 juin.

Ressentir le monde, au ralenti

DANSE «Nous voulons la Lune», par Marion Baeriswyl et D.C.P. imagine une chorégraphie volontairement indexée sur la lenteur. A voir au Grütli, à Genève

PHILIPPE SIMON
X @PhilippeSimn

Si vous posez la question à un historien des technologies du cinéma, il vous dira que le ralenti est apparu en bricolant – c'est en accélérant la vitesse de la caméra pour pallier des problèmes de luminosité que l'équipe de Thomas Edison a mis la main sur une manière de retenir l'écoulement du temps – ou tout du moins de faire comme si. Si vous posez la question à un spectateur, il vous dira peut-être que le ralenti est un décrochement du réel, une lutte difficilement définissable entre le mouvement et son contraire.

La chorégraphe Marion Baeriswyl a fait de la lenteur un geste artistique en soi. On peut l'estimer dans *Nous voulons la Lune*, repris ces jours pour quelques représentations au Grütli, à Genève. Par des gestes extrêmement

lents qui dessinent déjà leurs points d'arrivée, les danseuses s'approchent, se détachent, s'entrelacent, leurs membres font apparaître des figures géométriques qui s'assemblent, puis se désassemblent pour se retrouver plus tard, peut-être. Ici, la musique (celle de David Pita Castro, alias D.C.P.) a toute son importance: on ne dira pas qu'elle rythme la performance des danseuses (Aïcha El Fishawy, Erin O'Reilly et Luisa Schöfer), même si la pulsation et quelques sons percussifs sont perceptibles ici ou là, mais bien plutôt qu'elle crée des paliers, des enveloppements, des déplacements de masses tectoniques – ou plutôt de masses d'air, le parti pris sonore ici choisi touchant à des harmonies stratosphériques (pensez à des levers de soleil).

Le rendu global de l'expérience est celui d'une stase, ou d'un étirement bénéfique. Pour le dire autrement: *Nous voulons la Lune* conjugue avec un savoir-faire consommé l'art de la pause et celui de la pose. ■

Nous voulons la Lune. Du 29 mai au 1er juin, à 19h ou 20h selon les dates. Le Grütli, Genève.

PUBLICITÉ

15^e ANNÉE

VARIATIONS MUSICALES DE TANNAY

musicales-tannay.ch

Hélène Khatia Gvantsa GRIMAUD
BUNIATISHVILI
Trio WANDERER
Gautier CAPUÇON
Renaud

15-25 AOÛT 2024

LOTTERIE ROMANDE, Commune de Tannay, vaud, Aeschbach 1904, COMMUNES DE TERRE SAINTE, FONDATION GÖBLER, MINKÖPF, FONDATION OSTAL, ERNST GÖHNER STIFTUNG

PIGUET
HOTEL DES VENTES | GENEVE | 1978

ENCHÈRES

EXPOSITION : 29 MAI-2 JUIN

VINS | TABLEAUX | DESSINS | LIVRES
MAROQUINERIE | MONTRES | BIJOUX

PIGUET.COM | INFO@PIGUET.COM
RUE PRÉVOST-MARTIN 51 | GENEVE

Par le mécénat de Ma Truchard